



PHOTO ARCHIVES RL/JEAN-CLAUDE JACOBY

IL Y A 80 ANS L'EXODE DES MOSELLANS

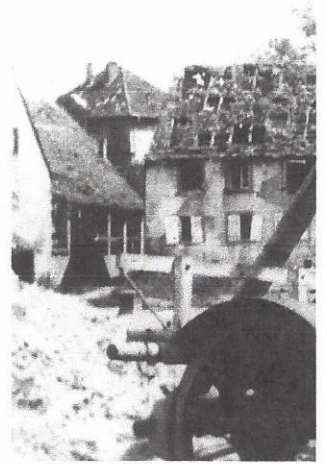


4 Grand angle



PHOTO ARCHIVES RL/COLLECTION ASLD, ASSOCIATION HISTORIQUE DU QUARTIER DE DOURD'HAL

/ L'évacuation des habitants de Dourd'hal (Saint-Avold), en 1939, s'est faite dans des wagons à bestiaux dans lesquels les familles étaient entassées.



/ Bien que dramatique, l'évacuation a sauvé des vies. Il suffit de voir l'état du centre du village d'Etting en ruines après le dynamitage du génie en automne 1940. La photo a été prise au retour de l'évacuation.

/ Même en exil, les traditions ne se perdaient pas. Les expulsés de Moulins-lès-Metz ont ainsi fêté la Saint-Nicolas à Esperaza, dans l'Aude, en décembre 1940.



PHOTO RL/COLLECTION PAUL BRABLE



PHOTO RL/HUBERT KIMMEL

IL Y A 80 ANS...

LE TERRIBLE EXODE DES MOSELLANS

IL Y A QUATRE-VINGTS ANS, 400.000 MOSELLANS ONT DÛ QUITTER LEUR COMMUNE À CAUSE DE LA GUERRE. DÈS L'INVASION DE LA POLOGNE, LE 1^{ER} SEPTEMBRE 1939, L'URGENCE EST DE VIDER DE LEURS HABITANTS LES SECTEURS ENSTRÉS ENTRE LES OUVRAGES DÉFENSIFS DE LA LIGNE MAGINOT ET LA FRONTIÈRE AVEC L'ALLEMAGNE. 300.000 MOSELLANS, SOIT PLUS DE 30 % DE LA POPULATION DU DÉPARTEMENT, SONT ÉVACUÉS EN QUELQUES SEMAINES. LA PLUPART NE PARLENT QUE LE DIALECTE ET SONT ENVOYÉS VERS LA VIENNE, LA CHARENTE, LA CHARENTE-INFÉRIEURE, TANDIS QUE LES MINEURS SONT AFFECTÉS DANS LE NORD, LE PAS-DE-CALAIS, LA LOIRE ET LA SAÛNE-ET-LOIRE.

EN MAI 1940, 100.000 AUTRES SERONT EXPULSÉS CAR JUGÉS « NON GERMANISABLES ». CE VÉRITABLE EXIL INTÉRIEUR, FORCÉ ET PRÉCIPITÉ, FUT TRÈS DIFFICILE POUR CES CIVILS. LEUR RETOUR LE FUT TOUT AUTANT, DANS DES VILLAGES DÉTRUITS OÙ LEURS BIENS LEUR ONT ÉTÉ SPOLIÉS. LES IMAGES DU SERVICE DOCUMENTATION DU RÉPUBLICAIN LORRAIN DONNENT UNE VISION PRÉCISE DE CE DRAME.



PHOTO ARCHIVES RL/COLLECTION M. PARISOT

À défaut de mirabelles, les Mosellans en exil se sont rabattus sur les cerises, exprimant avec humour à quel point le fruit d'or leur manquait.

Ici, des habitants d'Ars-sur-Moselle (dont une personne d'Arry) expulsés à Anneyron, dans la Drôme, en 1942.

Dramatique pour les adultes, cet exode forcé a été vécu différemment par les enfants qui y ont vu une incroyable aventure. Ici, des jeunes filles expulsées de Châtel-Saint-Germain réunies dans un parc à Castres, le 11 mai 1941.



PHOTO RL/COLLECTION ALAIN POISNEUF

Grand angl | e

80 ans après les liens perdurent

Philippe MARQUE , Jérôme ESTRADA



Retour de Charente des évacués de Rimling en 1940 : ils avaient été accueillis à Bassac (16). Photo archives RL /Collection privée

Évacués en 1939 ou expulsés en 1940 , près de 400.000 Mosellans ont été jetés sur les routes au début de la Seconde guerre mondiale avant d'être accueillis dans 48 départements. Ce pan méconnu de l'Histoire constitue le thème principal de la Foire internationale de Metz (57), du 25 septembre au 5 octobre.

à Verrières, petite commune de la Vienne, son discours a scotché l'assistance. Nous sommes en septembre 2019 et Jean-Michel Brun s'y exprime à l'occasion d'une cérémonie commémorative pour les 80 ans de l'exode des Mosellans. « C'est vrai que j'ai fait le buzz », sourit le maire de Coume (57), un an plus tard, avec émotion : « Je me trouvais sur la place où les Coumois sont arrivés en 39. J'ai

expliqué que parmi ceux-ci, il y avait une petite fille de 11 ans, Victorine Borr, ma mère. Et que parmi les petits Poitevins qui observaient leur arrivée, il y avait peut-être un petit garçon de 8 ans : Raymond Brun, mon père. »

Comme beaucoup d'autres Mosellans, Jean-Michel Brun est le fruit de cette histoire tourmentée qui a vu 400.000 Mosellans être forcés de quitter leur département en 1939 et 1940. Beaucoup sont rentrés au bout d'un an. D'autres à la fin de la guerre. Et certains sont restés. Comme Alphonse Kremer, un Coumois tombé amoureux de Cécile Brun, une Verriéroise. Le couple s'installe en Moselle en 1945. Deux ans plus tard, Cécile y accueille son petit frère Raymond, devenu orphelin. « Il avait 16 ans et est arrivé en gare de Boulay avec sa valise en bois qu'il a toujours. C'est là qu'il a rencontré ma mère, rentrée en 40. On a fêté l'an dernier leurs 65 ans de mariage », explique Jean-Michel Brun. À ses côtés, avec beaucoup de pudeur, son père, 89 ans, raconte son exil à lui. « Quand je suis arrivé en Moselle, personne ne parlait français. C'était dur. J'y ai appris le métier de coiffeur, mais j'avais envie d'aller à la mine », indique ce Poitevin qui a fait sa carrière aux Houillères. Une histoire dans l'Histoire comme il en existe des dizaines de milliers. Car quatre-vingts ans après cet épisode tragique et méconnu, les liens entre les Mosellans et leur commune d'accueil n'ont jamais été aussi forts. Début septembre 2019, Laumesfeld, Grindorff-Bizing et Halstroff ont signé une charte de jumelage avec Beaumont-Saint-Cyr, dans la Vienne. En octobre dernier, la Moselle a fait de même avec la Vienne, qui a accueilli près de 80.000 Mosellans. Une première entre Départements. La semaine prochaine, celui de Moselle projetait d'ailleurs de réunir les 48 départements d'accueil pour quatre jours de cérémonies, finalement reportées en raison du coronavirus. La Foire internationale de Metz, du 25 septembre au 5 octobre, en fait en revanche son thème central. « On se voit tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre à l'Ascension. On se téléphone pour Noël. Là-bas, c'est Pineau et Cognac. Chez nous, c'est vins d'Alsace et mirabelle », raconte amusée Geneviève Hammerschmidt, à la tête d'un des jumelages les plus actifs entre Schoeneck et deux communes de Charente : Jauldes et Jurignac.

Celui entre Coume et Verrières a un demi-siècle. C'est l'un des plus anciens, estime Jean-Michel Brun : « Quand des habitants de Coume sont retournés à Verrières en 1969, l'accueil a été tellement chaleureux que les Verriérois sont venus l'année qui a suivi. Depuis, on se voit tous les deux ans. On en est au dix-neuvième voyage. Mais lors du dernier, pour la première fois, il n'y avait plus aucun témoin direct. » Chaque rencontre génère son lot d'émotions : « Une fois, une habitante de Verrières m'a confié avoir encore honte des conditions épouvantables dans

lesquelles elle avait logé une famille avec son enfant. Le petit garçon était dans notre bus... » À l'époque, l'accueil des réfugiés n'a pourtant rien à voir. Leur dialecte, assimilé par les locaux à de l'allemand, ravivait de bien mauvais souvenirs à ceux qui avaient fait 14-18. Taxés de Boches, ils étaient surnommés les Ya-Ya (Oui-oui.) « Les six premiers mois ont été difficiles. On était des étrangers dans le village. Nous étions réfugiés, et d'origine italienne, pays qui s'était rallié à l'Allemagne. Mais nous avons ensuite eu le temps de tisser des liens. Nous sommes restés sept ans car mes parents appréhendaient le retour », raconte Géo Caselli, 86 ans. Il a 5 ans quand il effectue cet épouvantable voyage entre Audun-le-Tiche et Loudun (Vienne) : « Cela a duré une semaine. Nous étions une trentaine dans un wagon à bestiaux, avec un pot de chambre installé derrière une tenture. Ma mère était enceinte de son cinquième enfant, mais il n'a pas supporté le trajet. Il est mort-né en octobre. »

Il a douze ans quand il quitte la Vienne : « Un déchirement. J'y avais tous mes copains. Je partais vers l'inconnu. » À la différence de ses parents. Car ceux qui sont aujourd'hui encore en âge de témoigner étaient enfants à l'époque. S'ils ont plutôt vécu cet exil comme une grande aventure, leurs parents n'ont pas eu le même ressenti : « Ils y ont traversé des heures pénibles. Ma mère faisait les lessives. Mon père était menuisier. Ils y ont beaucoup travaillé et n'ont jamais éprouvé l'envie d'y retourner. » Ce que le sidérurgiste s'empressera de faire dès sa majorité, au point d'y acheter une maison en 1970. Il y vit aujourd'hui quatre mois par an. « J'ai deux amours : Audun et Loudun », clame celui qui a jumelé en 1983 les associations des donneurs de sang des deux villes.

Madeleine Schwartz, née Bauer, 93 ans, a pour sa part eu droit à la double peine : d'abord l'évacuation, puis l'expulsion. En 1939, la première mène l'adolescente de 13 ans à 846 km de Sarreguemines, à Chasseneuil-sur-Bonnieure (2.400 habitants), devenu Chasseneuil-sur-Sarre quand 2.826 Sarregueminois y débarquent transis, sales, affamés et perdus. Plutôt issus de l'industrie minière, faïencière ou verrière, ils vivent une intégration complexe dans cette France rurale au confort rustique. De retour en Moselle après l'armistice de 1940, elle n'y reste que deux jours : « On a été expulsés par la Gestapo. »

La famille est envoyée dans le Midi, à Lodève. Puis retourne à Roumazières, à côté de Chasseneuil. « On n'avait rien. Un panier de maraîcher fourré de foin servait de berceau. » Madeleine est interdite d'école par son père qui craint des rafles. Elle élève ses frères et sœurs : « J'étais bonne élève et je rêvais d'être infirmière. Mais

je me suis sacrifiée. » Le retour en Moselle, en 1945, est encore plus dur : « On avait tout perdu : notre logement, le travail de papa. » Elle épouse en 1948 Jean Schwartz, un cheminot de Blies-Ebersing. Leur voyage de noces les mène à... Chasseneuil.

Avec Jean-Emmanuel LAGES du service documentation du Républicain Lorrain.

Les préparatifs de la guerre, puis sa déclaration, le 3 septembre 1939, vont engendrer un mouvement de population civile tel que le pays n'en a jamais connu.

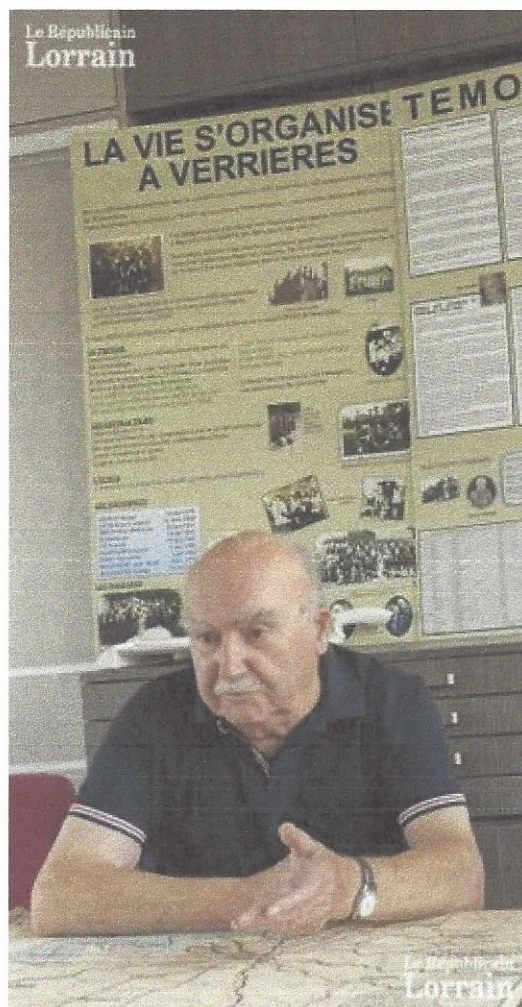
Tirant les leçons de la grande Guerre dans laquelle périrent des centaines de milliers de civils pris dans les combats, le gouvernement donne ses premières instructions de protection des populations dès 1922. D'autres plans et directives suivront les années suivantes qui prévoient le déplacement des personnes habitant le long de la frontière.

En Moselle, cela concerne 210.000 à 300.000 personnes selon les sources, et en Alsace 530.000, sur un total général avoisinant les deux millions d'évacués. Les populations sont d'abord dirigées vers des centres de recueil, à l'arrière. Là, elles embarquent dans des trains spéciaux qui les emmènent, après un long et pénible voyage (souvent dans des trains à bestiaux ou de marchandises bondés), vers des départements de l'intérieur (pour les Mosellans : la Vienne, les deux Charente, la Dordogne) où leur sont attribuées des communes d'accueil. Chaque voyageur a droit à 30 kg de bagages maximum.

Les premiers convois partent le 1^{er} septembre. D'autres suivront jusqu'en octobre. Difficile aujourd'hui d'imaginer le choc ressenti, tant par les évacués que pour les populations locales. Alors que pour les premiers (la plupart n'ont jamais voyagé), l'angoisse de l'inconnu se mêle à la peur de ne jamais revenir et de tout perdre, les seconds s'étonnent de les entendre parler « dans la langue de l'ennemi » et ne comprennent pas toujours pourquoi ils vivent leur foi aussi intensément (le régime concordataire en Alsace-Moselle est toujours en vigueur), sans compter tous les problèmes matériels engendrés par un tel exode dans des régions déjà pas très riches. Cette méfiance réciproque n'empêchera pas des élans de générosité.

L'offensive allemande de mai 1940 entraînera une nouvelle vague d'évacuation. La convention d'armistice prévoit le rapatriement des populations civiles. Après avoir annexé de facto l'Alsace et la Moselle, les Allemands favoriseront le retour des

évacués en organisant une subtile opération de séduction. En parallèle, les indésirables sont expulsés.



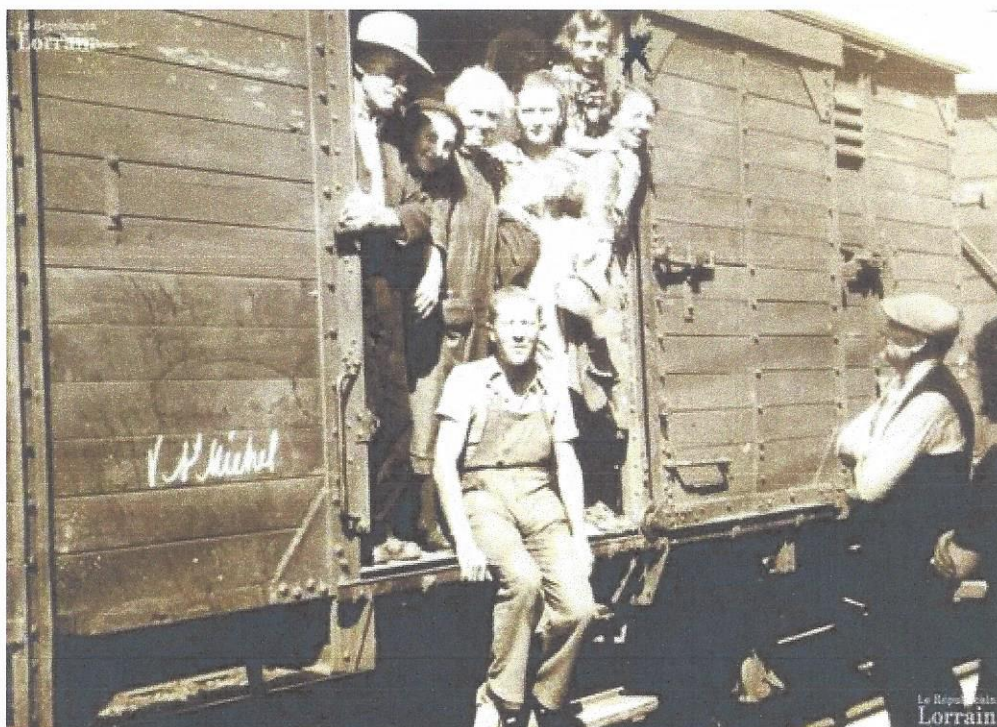
Évacuation en 1939 : Madeleine Schwartz, 13 ans, assise au premier rang, tenant dans ses bras deux de ses frères et sœurs, lors de l'exil de la population de Sarreguemines en Charente en 1939. Photo archives RL / Collection Madeleine Schwartz

Madeleine Schwartz, lors d'un témoignage à Blies-Ébersing (57) sur l'exil de la population de Sarreguemines en Charente en 1939. Photo archives RL /Thierry NICOLAS



Remise de la Croix de guerre à Pournoy-la-Chétive (57) le 22 août 1948. Rayée de la carte par l'Insee en 1947 faute d'habitants, la commune a repris vie au fur et à mesure de leur retour progressif. Photo archives RL/Collection mairie de Pournoy-la-Chétive

Au cœur de la Foire internationale de Metz



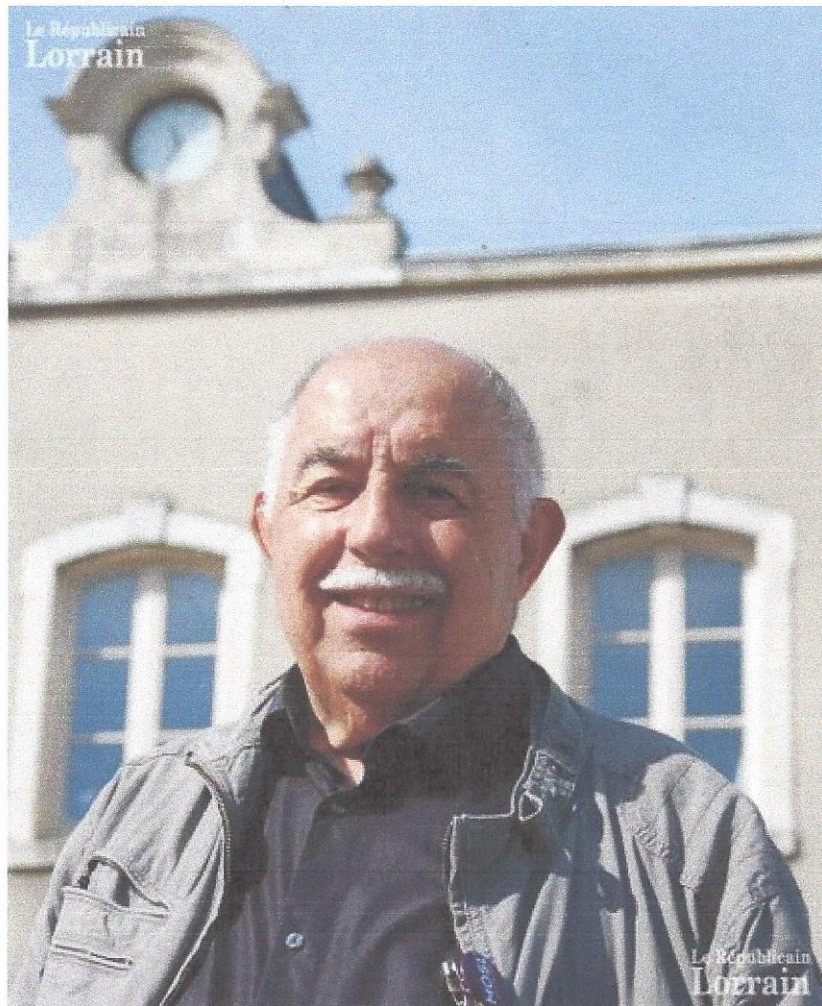
Les Mosellans ont quitté leur territoire dans des wagons à bestiaux. C'est à partir de cette photo d'archives que la Fim a réalisé son visuel. Un wagon sera reconstitué, à l'intérieur duquel des images de l'exode seront projetées. Photo Département de la Moselle

Quand le Département de Moselle a suggéré à Michel Coqué de faire des 80 ans de l'évacuation et de l'expulsion des Mosellans le thème central de la Foire internationale de Metz 2020, le directeur de Metz Événements n'a pas hésité : « C'est l'histoire de mes parents mosellans et de ceux de mon épouse. Ma mère est née à Ubaye, dans les Basses-Alpes, pendant cette évacuation. Mon père a été évacué à Beynac, en Haute-Vienne. C'est un sujet passionnant et méconnu. J'ai eu plus de mal à faire adhérer mes collaborateurs, plus jeunes, à l'idée de mettre en avant cette période sombre. Mais aujourd'hui, ils sont encore plus convaincus que moi. »

Après le Vietnam, c'est donc ce pan d'histoire locale qui sera revisité de manière didactique, attractive et populaire, comme sait le faire la Fim, du 25 septembre au 5 octobre. L'espace mis à disposition sera de 1.800 m². Une partie sera dédiée aux 48 départements qui ont accueilli les réfugiés. Ils y seront présentés par Moselle Attractivité sur le plan touristique. L'exposition s'étalera quant à elle sur un décor

grandeur nature de 1.000 m² , scénographié de manière originale par GL Events.

« Il y aura un wagon dans lequel seront projetées des vidéos de témoins racontant le voyage. La place d'un village d'accueil, avec un puits, sera reconstituée. Tout comme un bout de la ligne Maginot », détaille Barbara Hesse, de la direction des archives du Département. Elle a retrouvé de nombreuses images de l'Ina ou de Gaumont qui y seront projetées. Une partie sera consacrée au massacre d'Oradour qui a coûté la vie à 44 Mosellans. Une carte interactive permettra aussi en un clic de voir vers quelles communes les Mosellans ont été évacués.



Géo Caselli devant la gare de Loudun (Vienne) où il a débarqué à l'âge de 5 ans. Photo RL



L'école Normale messine repliée dans la Vienne



Les élèves de l'école normale de jeunes filles de Metz réfugiées à Romagne, arborant les écus de Metz (gauche) et du Poitou (droite) Photo Collection R. Chillault-Barrot

Il existe à Romagne, petite commune de Vienne de moins de 1.000 habitants, une rue de Metz. Elle mène au château du Parc, là même où se sont installés, le temps de la guerre, les 105 élèves et tout le personnel de l'école normale de la préfecture mosellane. Les anciennes granges y avaient été transformées en dortoir, glacial en hiver. Logés au village dans des maisons sans confort ni chauffage, les professeurs avaient recouvert leurs semelles de bois pour parcourir tous les jours les 1.500 m les séparant du château. Une belle histoire racontée dans « Évacués de la Moselle, réfugiés dans la Vienne », un livre de Karine Dufour (Éditions La Geste).

L'auteur y explique que les premiers mois de l'occupation, l'école recevait toutes les trois semaines la visite d'officiers allemands essayant de convaincre les élèves de

retourner à Metz. Seulement neuf le feront, à la demande de leurs familles, explique le récit qui fourmille d'anecdotes croustillantes sur l'esprit de résistance qui animait cette enclave mosellane en terre poitevine. À un officier allemand qui lui fait remarquer qu'avec son nom, elle a probablement Heine ou Goethe parmi ses ancêtres, la réponse de Jeanne Heinz fut tout aussi cinglante que risquée : « Grâce à Dieu, nous n'avons pas de Boches dans notre famille. »

En 1941, une école rouvre à Metz, avec un directeur allemand. Il se présente à Romagne pour récupérer le matériel. C'est le branle-bas de combat. Les élèves cachent en forêt les meilleurs ustensiles de cuisine, les grandes nappes, les instruments de laboratoire. Un vieux piano vient remplacer le bel Erhard de l'école. En juillet 42, menacées d'enlèvement par des Allemands, quinze élèves de troisième année sont transformées en institutrices françaises en situation régulière. Pour continuer à fonctionner, l'école normale devient le collège pour les Mosellanes repliées. Ce prête-nom lui permet de poursuivre les cours prodigués. Le recrutement se fait parmi les jeunes filles des familles exilées. Elles sont 65 en 1942 à intégrer l'école, puis 89 en 1943, 87 en 1944 et 121 en 1945 avec la rentrée à Metz. Car le temps de la libération est arrivé. L'école regagne sa base après avoir placé en exil 180 institutrices. À Romagne, la légende veut qu'à l'annonce de la fin de la guerre, les normaliennes ont tant sonné la cloche de l'église qu'elle s'est fêlée.

Charly et Oradour : les liens du sang



Chaque année, à Charly-Oradour (57), une cérémonie rend hommage aux exilés mosellans qui ont perdu la vie lors du massacre commis en juin 1944 par les nazis à Oradour-sur-Glane, en Haute-Vienne, où ils avaient été exilés. Photo Karim SIARI

Comme 100.000 autres Mosellans en 1940, ils ont été expulsés vers la zone libre car jugés non germanisables par les nazis. Comme 100.000 autres Mosellans, ils ont connu la douleur de l'exil précipité et forcé. Mais parmi ces 100.000 Mosellans, 44 ne sont jamais rentrés, pas plus qu'ils ne sont restés dans leur commune d'accueil. Issus des villages de Charly et de Montoy-Flanville, près de Metz, ils ont eu le malheur de débarquer à Oradour-sur-Glane, en Haute-Vienne, et d'y périr le 10 juin 1944 dans les conditions atroces que l'on connaît : fusillés, asphyxiés ou brûlés vifs. Massacrés par des soldats SS de la division Das Reich. Parmi eux : l'instituteur et le curé de Charly. Les deux communes sont depuis liées, malgré elles, par les liens du sang. Celui des 642 qui y sont morts. En 1950, la petite commune mosellane de 600 habitants a obtenu l'autorisation d'accoler le nom d'Oradour au sien, en mémoire des Carlésiens disparus. Un mémorial pour les victimes d'Oradour-sur-Glane y est aussi érigé. Une émouvante cérémonie commémorative s'y tient chaque année à la date anniversaire.



Enfants de Kirschnaumen évacués et scolarisés à Naintré, dans la Vienne, en 1940. Photo DR



Expulsées de Cuvry en Haute-Vienne en 1942. Photo Collection André Gougeon

L'acteur Pierre Fresnay a géré les biens des évacués à Saint-Avoid

On le connaît évidemment pour ses rôles dans *La Grande Illusion* (1937), *Le Corbeau* (1943), *Marius* (1931) ou *L'Homme qui en savait trop* (1934). Mais l'acteur Pierre Fresnay en a joué un autre beaucoup moins connu pendant la Seconde Guerre mondiale. Mobilisé en 1939, il fut chargé après l'exode de 1940 de mettre en œuvre le transfert de certains biens mobiliers des Naboriens évacués. Partis à la hâte en septembre 1940, ceux-ci avaient laissé derrière eux à l'abandon leurs maisons et tout ce qu'elles contenaient d'objets précieux et de mobilier. Saint-Avoid était devenue une ville morte, où seules patrouillaient les unités militaires chargées de la défense de territoire. Parmi elles, le capitaine Laudenbach, plus connu sous son nom d'artiste, Pierre Fresnay. Il séjourna dans le bâtiment de l'ancienne gendarmerie, rue Foch, à Saint-Avoid. Il a alors 42 ans et a pour mission de mettre en œuvre la récupération et l'évacuation d'un certain nombre de biens mobiliers. Dans l'esprit de beaucoup, les affrontements allaient avoir lieu dans cette zone à proximité de la ligne Maginot ce qui laissait prévoir de terribles dégradations. Le mobilier fut transféré dans les zones d'évacuation de la population et remis à la disposition des réfugiés. Au bout d'un mois environ, sa mission accomplie, il quitta la cité naborienne pour une autre affectation. L'histoire ne dit pas si durant son séjour il médita sur l'illusion qu'avait fait naître, chez certains, la fraternité des peuples et qu'il avait contribué, deux ans plus tôt, à immortaliser dans un chef-d'œuvre du cinéma...

L'incroyable épopée sportive des Audunois dans la Vienne



Pierre Fresnay dans « Le Corbeau » de Henri-Georges Clouzot sorti en 1943. Photo ARCHIVES RL/ORTF

Évacuée dans la Vienne, une bande de footballeurs a écrit la plus belle page du club de La Roche-Rigault-Loudun, Le hissant Jusqu'en huitième de finale de la Coupe de France.

Je les vois encore arriver en train, avec leurs valises », lâche, ému, Alain Delaunay, 87 ans. Cet habitant de La Roche-Rigault se rappelle comme si c'était hier du débarquement en Loudunais, les 24, 25 et 26 septembre 1939, d'environ 2.600 habitants d'Audun-le-Tiche. Parmi eux : une bande de jeunes footballeurs qui va rythmer son enfance et défrayer la chronique.

Dans ce secteur rural du Poitou, cette nouvelle main-d'œuvre tombe à pic. À La Roche-Rigault, un hameau proche de Loudun (86), une coopérative agricole est en plein développement. Un second silo doit être construit. Le directeur, Amédée Criton, embauche à tour de bras. « À la pause, les réfugiés jouaient au foot. C'était un spectacle incroyable. Des phénomènes ! » Le chef d'entreprise y voit vite un moyen de dynamiser le modeste club local, dont il s'occupe aussi. C'est le début d'une incroyable épopée. Dès 1941, La Roche-Rigault est champion de la Vienne. Sur onze joueurs, dix

sont Mosellans. Ils se nomment Créola, Mancini, les frères Gunther, Bourson, Mahillon, Doldi, Maestroni, puis Mangeneau, les frères Sbroglia ou Pompermeyer. Le capitaine, fin stratège, n'est autre que l'instituteur : Victor Genson. Leur succès est tel que leur terrain bosselé s'avère rapidement trop petit et vétuste. Un accord est trouvé avec le club voisin de Loudun. Inscrite en coupe de France, l'équipe élimine Poitiers (3-0), Châtelleraut (3-0), Cognac (5-2), Cholet par forfait et Orléans (9-0). Le 4 janvier 1942, en huitième de finale à Tours (37), elle s'incline 5 à 2 devant 4.300 spectateurs, contre la meilleure équipe de France, le Red Star de Paris et ses vedettes.

« Certains jouaient sous de faux noms pour éviter d'être enrôlés de force dans la Wehrmacht. Lucien Mangenot s'appelait Lucien Guy, et Octave Sbroglia était Octave Durand », ajoute Jacques Sergent, président du centre du Loudunais et auteur du livre « Loudun pendant la guerre 1939-1945 ».

Les deux clubs finissent par fusionner. L'Union sportive La Roche-Rigault-Loudun continue à enchaîner les victoires. Les Mosellans sont sélectionnés en équipe départementale de la Vienne. Mais au printemps 1944 se profile la libération. Beaucoup rentrent en Moselle à partir de décembre. Sauf ceux qui ont trouvé l'âme sœur. François Maestroni a épousé une spectatrice. Il devient professionnel à Nantes. Jean Doldi, Octave Sbroglia ou Eugène Bourson font aussi carrière. « Le football a rendu leur exil moins dur », résume Jacques Sergent.



L'équipe de l'US La Roche-Rigault-Loudun saison 1943-1944 De gauche à droite : Théophile Bernardeau, Badin, Lucien Mangenot, Adolphe Créola, François Maestroni, Jules Sbroglia, Jean Doldi, Victor Genson, Barbier, Eugène Bourson et Christian Rouelle. Photos archives RL /Pierre Decosse/ Collection Jacques Sergent



À la fin du match amical contre l'équipe du Red Star. Cette rencontre s'est déroulée à Angliers (17). Les joueurs de l'US La Roche-Rigault-Loudun entourent leur ami d'Audun-le-Tiche, Julien Darui, portant un bouquet de fleurs. Derrière lui, on reconnaît Eugène Bourson, à sa droite, Bassereau et à sa gauche (de g. à dr.), Jean Gunther (3 e), René Mancini René (4 e), Victor Genson (5 e). Accroupis, Jean Doldi qui tient le ballon et à ses côtés François Maestroni.